

Paul Tarsov observait le paysage qui s'offrait à lui. De l'étage élevé où il se trouvait, il dominait la ville, un décor urbain, subtil mélange architectural de verre, de béton et d'acier.

Un hélicoptère surgit, son image se reflétait dans le verre étincelant des immeubles. Quand il arriva au niveau de Paul, il ralentit et s'immobilisa. Contrairement à celui qui, quelques heures auparavant, avait transporté Paul Tarsov et son ami Nathan, l'hélicoptère ne se posa pas sur le toit de l'immeuble, il pivota sur lui-même et repartit dans la direction d'où il était venu. Ils devaient encore attendre, bientôt, un autre hélicoptère viendrait les chercher pour les escorter jusqu'au lieu où se tenait la conférence de Nouvelle Promesse, à plusieurs dizaines de kilomètres de la ville, sur une immense plage, au bord d'un océan. Paul Tarsov prononcerait le discours de clôture.

Un écran géant, flottant dans l'air, leur permettait de suivre la conférence, les images montraient ce qui semblait être une immense scène de théâtre. Un vieil homme, maigre, le dos voûté, portant des sandales et une chemise blanche, lisait un texte, écrit sur une feuille de papier, qu'il tenait entre ses mains. Il hocha la tête, pour signifier qu'il avait terminé sa lecture. D'un pas hésitant, il s'éloigna et disparut derrière de grands voiles blancs agités par le vent venu de l'océan.

Une femme entre-ouvrit les deux pans du rideau et entra à son tour sur la scène, elle portait un enfant dans les bras. Elle prit la place du vieil homme devant le micro et commença à raconter son histoire.

Depuis maintenant vingt-huit jours des personnes se succédaient, nuit et jour, sur cette scène, pour témoigner en quelques mots de leur existence. Ces récits duraient environ une quinzaine de minutes. Il était bien sûr impossible de tout dire en si peu de temps, mais l'important n'était pas de tout dire, l'important résidait dans l'accumulation de ces témoignages.

Chacun de ces récits singuliers aurait pu, à lui seul, faire l'objet d'un film, d'un livre, d'une pièce de théâtre, c'était d'ailleurs le cas, depuis de nombreuses années, ces histoires avaient fait l'objet d'un nombre incalculable d'œuvres artistiques, à tel point que le public avait fini par s'en lasser, désormais trop de gens se sentaient directement concernés. Cette conférence faisait exception, car ces témoignages seraient les derniers.

La femme avait fini de lire son texte, la caméra montrait en gros plan l'enfant qui pleurait dans ses bras. Elle regarda autour d'elle comme pour

s'excuser de ses pleurs, avant de disparaître d'un pas rapide, derrière l'immense voile blanc, serrant l'enfant contre elle.

Un homme lui succéda, il était grand, les épaules larges, il sortit une feuille de la poche arrière de son jean, la déplia et commença à lire. Il était un de ces millions de travailleurs qui ne demandaient qu'à accomplir les tâches les plus dures, des mains comme les siennes avaient, au cours des siècles passés, refaçonné le monde en construisant des ponts et des tunnels immenses, les siennes tenaient à présent cette fragile feuille de papier. Il cessa de la regarder, il avait fini de lire son texte, il leva son regard vers la caméra. En l'observant, Paul Tarsov maudissait ce monde. L'homme quitta la scène, un autre prit sa place et se mit à lire à son tour le récit de son existence. Le champ de la caméra s'élargit alors, permettant de voir le devant de la scène...

Les réseaux sociaux retransmettaient l'intégralité de la conférence, permettant à des millions de personnes de la suivre. Lors de son organisation, la question du public s'était posée : quel public inviter sur place, face à la scène. Des personnalités ? Bien sûr, mais lesquelles ? Des hommes politiques ? Des scientifiques ? Des célébrités ? L'avis de Paul Tarsov avait été suivi.

Le champ de la caméra s'élargit, permettant de voir le devant de la scène, de découvrir le public.

C'était le public le plus à même d'écouter ces histoires : l'océan.

Les vagues venaient s'échouer au pied de la scène, sur une immense plage de sable, le soleil commençait à poindre à l'horizon. Le murmure des vagues renvoyait à ces récits autant de mystérieux échos, comme le signe d'un assentiment sincère et généreux. Dans son mouvement immuable, cet océan portait en lui la preuve irréfutable de l'existence d'une Grâce sur cette terre.

Cette aventure avait débuté vingt-cinq ans plus tôt, au début des années 2020. À cette époque, Nathan dirigeait la première équipe de recherche ayant finalisé les techniques de gestation in vitro, il avait mis au point le premier utérus artificiel capable de prendre en charge la totalité de la gestation.

Compte tenu de son coût élevé, les premières femmes qui pouvaient s'offrir le luxe de cette innovation étaient essentiellement des femmes d'affaires, des dirigeantes d'entreprise, des sportives de haut niveau ou des célébrités du monde du spectacle. Pour elles, la grossesse représentait une contrainte faisant obstacle au bon déroulement de leur carrière professionnelle.

Éviter une grossesse était aussi pour ces femmes, soucieuses de leur apparence physique, un moyen de conserver leur capital esthétique, bien qu'élevée, cette dépense serait tôt ou tard amortie sur des frais de chirurgie et des cures de régime amincissant. Le recours à une mère porteuse n'était pas pour elles une alternative très attrayante, elles ne souhaitaient pas, pour porter leur enfant, faire appel à des tiers appartenant à un milieu social le plus souvent défavorisé, en revanche, l'ectogenèse répondait parfaitement à leurs attentes.

Bien sûr, les médias s'étaient emparés de cette découverte, durant des semaines ils l'avaient largement traitée en organisant des débats éthiques auxquels Nathan participait, en compagnie d'autres experts.

Nathan était d'un tempérament sociable, bon vivant, sa sincérité et sa spontanéité prenaient parfois des airs enfantins. Il aimait raconter la genèse de sa découverte sans oublier d'y associer les jeunes scientifiques qui avaient partagé cette aventure avec lui.

Nathan était d'un naturel bavard, si on l'interrogeait sur sa vocation scientifique, il se perdait dans les détails biographiques et partait vers des questions plus personnelles qui lui tenait à cœur, comme la gastronomie ou la musique baroque, les journalistes étaient souvent obligés d'intervenir pour le recadrer.

Au bout d'un certain temps, Nathan avait fini par se lasser de ces invitations, d'autant que les discussions autour de la gestation in vitro se terminaient souvent par des échanges violents, de nombreux experts venaient là pour en découdre. La plupart des intellectuels s'étaient en effet mobilisés contre ce projet, ils affirmaient que les scientifiques avaient dépassé avec cette invention la limite de l'acceptable.

Les femmes, de leur côté, étaient divisées. Certains mouvements féministes s'étaient farouchement opposés à ce projet, leurs militantes voyaient dans la gestation in vitro une nouvelle forme d'expression de la domination masculine, un nouvel avatar du désir ancestral des hommes de s'accaparer le ventre des femmes dans le but d'en avoir une totale maîtrise. Dans ce camp, on ne parlait pas de gestation in vitro ou d'ectogenèse, mais de « ventres artificiels ».

À l'inverse, d'autres organisations féministes percevaient cette invention comme un outil d'émancipation, une nouvelle opportunité pour les femmes de disposer de leur corps comme elles l'entendaient. De plus, pour ces féministes, les mères porteuses représentaient une régression, ces femmes, obligées de vendre leur utérus comme une marchandise, incarnaient, à leurs yeux, une forme d'esclavagisme moderne.

Comme il en va du domaine des idées comme de celui de la physique : ces deux tendances représentant des forces opposées à peu près équivalentes, leurs effets finissaient par s'annuler.

L'usage limité de la gestation in vitro, du fait de son coût, relativisa la portée des controverses, elle ne serait pas, dans un premier temps, un concurrent direct de la gestation pour autrui, elle resterait un luxe réservé à une petite catégorie de femmes privilégiées.

Les débats s'espacèrent, tout le monde finit par accepter l'idée de voir naître quelques centaines d'enfants chaque année grâce à cette technique. Nathan, de son côté, se sentit soulagé de ne plus faire la une des médias et de ne plus être invité par les journalistes.

Personne n'avait encore remarqué que la gestation in vitro recelait en elle la possibilité inouïe de remettre en question la caractéristique sans doute la plus fondamentale de la spécificité anthropologique humaine : la néoténie.

Nul n'y songea à l'exception d'un jeune scientifique, Paul Tarsov. Dès qu'il entendit parler pour la première fois d'un enfant né par gestation in vitro, Paul Tarsov imagina de suite son utilisation pour contourner ce compromis établi par la nature. Il comprit qu'il serait mécaniquement possible de faire venir au monde un nouveau-né à l'âge normal de sa maturité, à savoir après vingt et un mois de gestation, dans la mesure où le passage de l'enfant n'était plus limité par la taille du bassin de la mère.

Depuis près d'un siècle, de nombreux zoo-biologistes et anthropologues étaient tombés d'accord sur cette durée de gestation de vingt et un mois en comparant la maturité des humains à leur naissance à celle des autres primates.

Les humains viennent au monde avec un an d'avance, cette donnée anthropologique était peu connue. La néoténie avait été étudiée chez d'autres espèces animales, notamment dans l'observation de la conservation de caractères juvéniles chez les individus adultes, mais elle n'avait jamais été approfondie chez l'homme.

Que les humains viennent au monde un an trop tôt était un paramètre anthropologique que l'on pouvait croire éternel, la gestation in vitro remettait en question cette immuabilité de la néoténie humaine. Après tout, cent ans plus tôt personne n'aurait pu, non plus, imaginer possible de faire vivre un individu avec le cœur d'un autre, c'est dans l'ordre des choses de rendre possible ce que l'on croit être éternel.

Quand il fit la connaissance de Nathan, Paul Tarsov n'était pas connu en dehors des milieux scientifiques. Paul était alors un jeune ingénieur en physique appliquée, il menait des travaux de recherche dans un centre de neurosciences cognitives, dans le domaine spécifique des nanotechnologies appliquées à la biologie du cerveau. Ses études portaient plus particulièrement sur l'utilisation de nanosondes chargées de véhiculer des substances moléculaires dans le cerveau humain jusqu'à l'endroit précis où elles devaient agir. Bien qu'étant à ses prémices, cette nouvelle discipline, associant l'utilisation des nanostructures aux neurosciences, se montrait particulièrement adaptée à la topologie complexe du cerveau, bien plus

efficace pour appréhender les mécanismes du fonctionnement du cerveau que les traditionnelles techniques d'imagerie ou d'électro-encéphalographie.

Paul modélisait puis produisait des structures infiniment petites qu'il manipulait ensuite. Le problème essentiel inhérent à ces nanostructures provenait du caractère imprévisible de leur comportement, elles pouvaient échapper très vite au contrôle de ceux qui étaient censés en assurer la maîtrise. Elles se dupliquaient alors, d'elles-mêmes, très rapidement et de façon anarchique, en modifiant leurs spécificités, ces mutations engendraient de nouvelles entités aux comportements souvent indésirables, des mauvaises surprises de ce genre avaient déjà provoqué un grand nombre de catastrophes. Paul Tarsov faisait partie des rares ingénieurs capables de maîtriser au mieux ces objets capricieux, son talent suscitait l'admiration de ses collègues, et même parfois leur jalousie.

Par sa façon d'appréhender les situations imprévues, Paul Tarsov appartenait à cette catégorie de savants dotés d'un sens du possible plus développé que le sens du probable commun à la plupart des gens. Tel un réflexe naturel, il lui venait à l'esprit l'idée de se dire que si les choses étaient telles qu'elles étaient, elles auraient pu, tout aussi bien, être tout autre. Cette façon de penser sur un mode inductif plutôt que déductif repose essentiellement sur les capacités imaginatives. Cette faculté si particulière permit à Paul Tarsov de penser, dès l'instant où il apprit la mise au point de la gestation *in vitro*, la possibilité d'une naissance à terme.

Paul était un homme de stature massive, ceux qui le croisaient pour la première fois étaient tout d'abord impressionnés par sa grande taille et les traits fins de son visage, ses cheveux longs souvent mal peignés et sa barbe négligée lui donnaient des airs de prophète. Mais le plus intrigant, était le contraste entre la puissance physique qu'il dégageait et l'intense mélancolie de son regard.

« Quel assemblage surprenant, comment des éléments si contradictoires peuvent-ils coexister au sein d'une même personne ? » S'était demandé Elena lorsqu'elle rencontra Paul pour la première fois. Mathématicienne, spécialiste dans le domaine des calculs de probabilité, elle venait d'intégrer le laboratoire. Sans doute sa fine connaissance des calculs statistiques expliquait-elle ce sourire qui se dessinait sur ses lèvres quand elle regardait Paul, comment un scientifique, homme du possible, pouvait-il être, lui-même, aussi improbable ?

Elena prenait la défense de Paul quand les autres chercheurs, le plus souvent par jalousie, plaisantaient méchamment sur lui derrière son dos. Elle remarqua assez vite que ses collègues n'osaient pas se moquer de lui en sa présence, non pas qu'ils étaient impressionnés par son physique imposant mais plutôt que quelque chose, dans la bonté de son regard, les en empêchait. Elena avait très vite perçu, à travers sa mélancolie toute la mansuétude de cet homme, c'est sans doute ce trait de caractère qui la fit tomber amoureuse de Paul.

Dès les premiers jours où elle commença à travailler avec lui, Elena se rendit compte qu'elle appréciait ces moments où, un dossier sous le bras, elle se rendait dans le laboratoire de Paul. Elle posait ses documents sur une paillasse, s'asseyait sur un tabouret, ensuite, elle se mettait à les étudier, en silence, un crayon à la main. Quand elle entraît, Paul levait la tête, la saluait d'un sourire et se replongeait dans ses calculs. Chacun s'était habitué à la présence silencieuse de l'autre. Quand midi approchait, Elena demandait à Paul à quelle heure il avait prévu de s'arrêter pour déjeuner, quelle que soit sa réponse, elle s'exclamait toujours : « moi aussi ! ». S'ils restaient silencieux durant leur travail, ils aimaient ces moments de pause où, assis à une table à l'écart des autres, chacun se montrait avide de découvrir l'autre.

Un jour, Paul observait la chaîne qu'Elena portait autour du cou, il se demanda si le pendentif dissimulé sous son pull était un signe religieux, elle semblait avoir deviné ses pensées :

— Vous croyez en Dieu ? lui demanda-t-elle.

Sur le moment Paul ne fut pas surpris par cette question pourtant intime, il sourit en répondant « non » comme si en cet instant il s'en excusait. Elle enleva sa chaîne pour la tendre vers Paul :

— C'est une croix orthodoxe. La branche inférieure est inclinée, la pointe gauche est dirigée vers le ciel et l'autre vers la terre.

Paul Tarsov la prit dans sa main sans dire qu'il connaissait déjà la signification de cette croix.

Paul accepta les croyances religieuses d'Elena, un prêtre orthodoxe les maria. La famille d'Elena était présente lors de la cérémonie, lui était seul. Elle le présenta aux siens. Lorsque, répondant aux questions d'inconnus, il indiquait qu'il travaillait dans le domaine des nanostructures, certains d'entre eux, voyant le contraste entre ce géant et sa minuscule épouse ne

pouvaient s'empêcher de rire, Elena se joignait à ces rires en se blottissant dans les bras de Paul, avec un sentiment d'invulnérabilité.

Nathan avait déjà entendu parler de la qualité des travaux de Paul Tarsov, il avait lu bon nombre de ses articles dans des revues scientifiques, aussi, quand il reçut un message de Paul lui demandant une entrevue, il accepta.

Paul Tarsov arriva sur le site où travaillait Nathan, il fut étonné de trouver un domaine protégé et entouré par un haut mur. Il se présenta à l'accueil, un bungalow blanc, une hôtesse lui demanda sa carte d'identité, en échange elle lui remit un badge de sécurité sur lequel il fut surpris de découvrir sa photo, l'hôtesse s'amusa de le voir scruter la pièce sans parvenir à comprendre comment la photo avait été prise. Elle lui indiqua la marche à suivre pour se rendre jusqu'au centre de gestation in vitro. Il utilisa son badge pour ouvrir un portique et se retrouva face à un immense parc peuplé d'arbres centenaires.

Un véhicule assurait la navette entre le poste de garde et le centre, il était le seul passager, dès qu'il fut installé le chauffeur démarra. Il suivit un sentier étroit bordé de massifs de fleurs, Paul s'appuya sur le rebord de la fenêtre pour profiter des rayons de soleil qui filtraient à travers les arbres.

Des idées contradictoires défilaient dans sa tête. Il se demandait ce qu'il faisait là, il n'en avait rien dit à Elena, il n'avait pas osé, était-ce la peur qu'elle ne le prenne pour un fou. Faire naître un enfant un an après sa naissance habituelle, comment une idée aussi saugrenue lui était-elle venue ?

Pourtant cette idée lui paraissait tellement simple et évidente. Dans une époque devenue aussi complexe il fallait se réconcilier avec la beauté des idées simples.

Paul se mit alors à penser aux hommes qui, dans l'histoire, étaient sortis du lot en proposant des idées révolutionnaires. Cette pensée l'amusa, il n'appartenait pas à ce petit nombre d'élus qui au cours de l'histoire s'étaient crus capables de révolutionner le monde. Ces personnages étaient hors du commun, ils avaient conscience de la grandeur de leur mission et du caractère exceptionnel de leur destinée. De son côté Paul ne se portait pas candidat à une destinée exceptionnelle, sa vie, il préférait la destiner à Elena et à leur fils Jérémie qui venait d'avoir trois ans.

Pourtant, cette naissance à terme représentait en soi l'expérience la plus improbable, cette idée n'avait pas d'équivalent, aucune invention, aucun événement, aucune découverte, celle du Nouveau Monde, le premier pas de